

SERMONS DU VENERABLE SERVITEUR DE DIEU

JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY

CURÉ D'ARS

4 vol. in-12.....Prix franco : \$3.75

Quelles furent les sources habituelles où le saint curé d'Ars puisa ses sermons ? D'après les notes marginales écrites de la main du Vénérable, et par l'étude attentive de ses manuscrits, il consulta principalement l'Écriture sainte, une Théologie élémentaire, la vie des Saints de Ribadeneyra, la vie des Pères du désert, quelques abrégés des saints Pères, l'histoire de l'Église, la Perfection chrétienne de Rodriguez et les œuvres du Père Lejeune.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

Sur le respect humain.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.
Bienheureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale. (S. Matth., xi, 6.)

Rien, M. F., de plus glorieux et de plus honorable pour un chrétien que de porter le nom sublime d'enfant de Dieu, de frère de Jésus-Christ. Mais aussi rien n'est plus infâme que d'avoir honte de le manifester autant de fois que l'occasion s'en présente. Non, M. F., ne soyons pas étonnés de voir des hypocrites montrer autant qu'ils peuvent un extérieur de piété pour s'attirer l'estime et les louanges des hommes, tandis que leurs pauvres cœurs sont dévorés par le péché le plus infâme. Ils voudraient, ces aveugles, jouir des honneurs qui sont inséparables de la vertu, sans avoir la peine de la pratiquer. Mais soyons encore moins étonnés de voir de bons chrétiens cacher autant qu'ils le peuvent, leurs bonnes œuvres aux yeux du monde, de crainte que la vaine gloire ne se glisse dans leur cœur et que les vains applaudissements des hommes ne leur en fassent perdre le mérite et la récompense. Mais, M. F., où trouvons-nous une lâcheté plus criminelle et une abomination plus détestable que, faisant profession de croire en Jésus-Christ ; que, nous étant engagés par ses serments les plus sacrés à marcher sur ses traces, à soutenir ses intérêts et sa gloire, aux dépens même de notre vie, nous soyons si lâches, qu'à la première occasion nous violions les promesses que nous lui avons faites sur les fonts sacrés du Baptême. Ah ! malheureux, que faisons-nous ? Qui est Celui que nous renions ? Hélas ! nous abandonnons notre Dieu, notre Sauveur, pour nous ranger parmi les esclaves du démon qui nous trompe et qui ne cherche que notre perte et notre malheur éternel. O maudit respect humain ! que tu entraines d'âmes dans les enfers ! Mais pour mieux vous en faire sentir la bassesse, je vous montrerai : 1o Combien le respect humain, c'est-à-dire la honte de faire le bien, outrage le bon Dieu. 2o Combien celui qui le commet annonce un esprit faible et borné.

1.—Nous ne parlerons pas, M. F., de tous ces impies de la première classe qui emploient leur temps, leur science et leur pauvre vie à détruire notre sainte religion s'ils le pouvaient. Ces malheureux ne semblent vivre que pour anéantir les souffrances, les mérites de la mort et passion de Jésus-Christ. Ils ont employé, les uns leurs forces, les autres leur science pour briser cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Église. Mais ces insensés vont se briser contre cette pierre de l'Église, qui est notre sainte religion, et subsistera toujours malgré tous leurs efforts.

En effet, M. F., à quoi aboutit toute la furie des persécuteurs de l'Église, des Néron, des Maximien, des Dioclétien, et de tant d'autres qui ont cru que, par la force de leurs armes, ils viendraient à bout de la faire disparaître de la terre. C'est bien tout le contraire, le sang de tant de martyrs n'a servi, comme dit Tertullien, qu'à faire fleurir la religion plus que jamais, et leur sang semblait une semence qui en produisait cent pour un. Malheureux ! que vous a fait cette belle et sainte religion pour tant la persécuter, puisqu'elle seule peut rendre l'homme heureux sur la terre. Hélas ! que de larmes ! et que de cris ils poussaient maintenant dans les enfers, où ils reconnaissent bien clairement que cette religion, contre laquelle ils se sont déchaînés, les aurait conduits au ciel. Mais leurs cris sont inutiles et superflus !

Vous voyez encore ces autres impies qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour détruire notre sainte religion par leurs écrits, tels qu'un Voltaire, un Jean-Jacques Rousseau, un Diderot, un D'Alembert, un Volney et tant d'autres qui n'ont passé leur vie qu'à vomir par leurs écrits tout ce que le démon pouvait leur inspirer. Hélas ! ils ont bien fait du mal, il est vrai ; ils ont perdu des âmes, en ont bien entraîné avec eux aux enfers ; mais ils n'ont pas pu détruire la religion comme ils croyaient ; ils se sont brisés contre cette pierre. Mais il n'est pas brisée la pierre sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Église et qui devra durer jusqu'à la fin du monde. Où sont maintenant ces pauvres impies ? Hélas ! en enfer, où ils pleurent leur malheur et celui de tous ceux qu'ils ont entraînés avec eux. Ne disons rien encore, M. F., de ces derniers impies, qui, sans se montrer ouvertement les ennemis de la religion parce qu'ils en pratiquent encore quelques points extérieurs, mais que malgré cela vous entendez de temps en temps faire de petites plaisanteries sur la vertu ou la piété de ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Dites-moi, mon ami, que vous a fait cette religion que vous teniez de vos ancêtres qui l'ont pratiquée si fidèlement devant vos yeux, qui vous ont tant de fois dit qu'elle seule pouvait faire le bonheur

de l'homme sur la terre, et, qu'en l'abandonnant, nous ne pouvions être que malheureux ? Et où pensez-vous, mon ami, que vous conduira votre petite impiété ? Hélas ! mon ami, en enfer, pour vous y faire pleurer votre aveuglement.

Ne disons rien encore de ces chrétiens qui ne sont chrétiens que de nom : qui font leur devoir de chrétiens d'une manière si misérable qu'ils vous feraient mourir de compassion. Voyez-en un, pendant sa prière faite avec ennui, dissipation, sans respect. Voyez-les à l'église, sans dévotion : l'office commence toujours trop tôt, et finit toujours trop tard ; le prêtre n'est pas encore descendu de l'autel qu'ils sont déjà dehors. Pour la fréquentation des Sacraments, il ne faut pas leur en parler : s'ils s'en approchent quelquefois, c'est avec une certaine indifférence qui annonce qu'ils ne connaissent nullement ce qu'ils font. Tout ce qui a rapport au service de Dieu est fait avec un dégoût épouvantable. Mon Dieu ! que d'âmes perdues pour l'éternité ! O mon Dieu ! que le nombre de ceux qui entreront dans le royaume des cieux est petit, puisqu'il y en a si peu qui font ce qu'ils doivent pour le mériter.

Mais me direz-vous maintenant : Qui sont donc ceux qui se rendent coupables de respect humain ? M. F., écoutez-moi un instant, et vous allez le savoir. D'abord, je vous dirai avec saint Bernard, que de quelque côté que nous considérons le respect humain, qui est la honte de remplir ses devoirs de religion à cause du monde, tout nous en démontre le mépris et l'aveuglement. Je dis, M. F., que la honte de faire le bien, de crainte d'être méprisé ou raillé de la part de quelques malheureux impies, ou de quelques ignorants, est un mépris affreux que nous faisons de la présence du bon Dieu devant lequel nous sommes et qui pourrait à l'heure même nous jeter en enfer. Pour quoi est-ce, M. F., que ces mauvais chrétiens vous raillent et tournent en ridicule votre dévotion ? Hélas ! M. F., en voici la véritable raison : c'est que n'ayant pas la force de faire ce que vous faites, vous réveillez les remords de leur conscience ; mais, soyez bien sûrs que dans le cœur, ils ne vous méprisent pas, au contraire, ils vous estiment beaucoup. S'ils ont un bon conseil à prendre, ou à demander une grâce auprès du bon Dieu, ce n'est pas à ceux qui font comme eux à qui ils auront recours, mais à ceux qu'ils ont raillés du moins en paroles. Vous avez honte, mon ami, de servir le bon Dieu, crainte d'être méprisé ? Mais, mon ami, regardez donc Celui qui est mort sur cette croix, demandez-lui donc s'il a eu honte d'être méprisé, et de mourir de la manière la plus honteuse sur cette croix infâme. Ah ! ingrats que nous sommes envers Dieu, qui semble trouver sa gloire à faire publier de siècle en siècle qu'il nous choisissait pour ses enfants. O mon Dieu ! que l'homme est aveugle et méprisable de craindre un misérable qu'en dira-t-on, et de ne pas craindre d'offenser un Dieu si bon. En deuxième lieu : je dis que le respect humain nous fait mépriser toutes les grâces que le bon Dieu nous a méritées par sa mort et sa passion. Oui, M. F., par le respect humain, nous anéantissons toutes les grâces que le bon Dieu nous avait destinées pour nous sauver. Oh ! maudit respect humain, que tu entraines d'âmes en enfer ! En troisième lieu : je dis que le respect humain renferme l'aveuglement le plus déplorable. Hélas ! nous ne faisons pas attention à ce que nous parlons. Ah ! M. F., quel malheur pour nous ! nous perdrons notre Dieu, que nul ne pourra jamais remplacer. Nous perdrons le ciel avec tous ses biens et ses plaisirs ! Mais un autre malheur, c'est que nous prenons le démon pour notre père, et l'enfer avec tous ses tourments pour notre héritage et notre récompense. Nous changeons nos douceurs et nos joies éternelles contre des souffrances et des larmes. Ah ! mon ami, à quoi pensez-vous ? quels seront vos regrets pendant toute l'éternité ! Ah ! mon Dieu, peut-on bien y penser et vivre encore esclave du monde ?

Il est vrai, me direz-vous, que celui qui craint le monde pour remplir ses devoirs de religion est bien malheureux, puisque le bon Dieu nous a dit que celui qui aura honte de le servir devant les hommes, il ne voudra pas le reconnaître devant son Père au jour du jugement.

Mais, mon Dieu ! craindre le monde, pour quoi donc ? puisque nous savons qu'il faut absolument être méprisé du monde pour plaire à Dieu. Si vous craigniez le monde, il ne fallait pas vous faire chrétien. Vous saviez bien que sur les fonts sacrés du baptême, vous prêtiez serment en présence de Jésus-Christ même ; que vous renonciez au démon et au monde ; que vous vous engagiez à suivre Jésus-Christ portant sa croix, chargé d'opprobres et de mépris. Si vous craigniez le monde, eh bien ! renoncez à votre baptême et donnez-vous à ce monde à qui vous craignez tant de déplaire.

Mais, me direz-vous, quand est-ce que nous agissons par respect humain ? mon ami, écoutez-moi bien. C'est un jour que vous étiez à la foire, ou dans une auberge où l'on mangeait de la viande un jour défendu et que l'on vous pria d'en

manger ; que, vous contentant de baisser les yeux et de rougir, au lieu de dire que vous étiez chrétien, que votre religion vous le défendait, vous en mangeâtes comme les autres, en disant : Si je ne fais pas comme les autres, on se moquera de moi. On vous raille, mon ami. Ah ! certes, c'est bien dommage ! Ah ! me direz-vous, je ferai bien plus de mal, en étant la cause de toutes les mauvaises raisons que l'on dira contre la religion, que le mal que je ferai en mangeant de la viande. Dites-moi, mon ami, vous ferez plus de mal ? Si les martyrs avaient craint tous ces blasphèmes, tous ces juréments, alors ils auraient donc tous renoncé à leur religion ? c'est tant pis pour ceux qui font mal.

Hélas ! M. F., disons mieux, ce n'est pas assez que les autres malheureux aient crucifié Jésus-Christ par leur mauvaise vie ; il faut encore vous unir à eux pour faire souffrir Jésus-Christ davantage ? Vous craignez d'être raillé ? Ah ! malheureux, regardez Jésus-Christ sur la croix, et vous verrez ce qu'il a fait pour vous. Vous ne savez pas quand vous avez renié Jésus-Christ ? C'est un jour qu'étant avec deux ou trois personnes, il semblait que vous n'aviez point de mains, ou que vous ne saviez pas faire le signe de la croix et que vous regardiez si l'on avait les yeux sur vous, et que vous vous étiez contenté de dire votre *Benedicite* ou vos grâces dans votre cœur, ou bien que vous allâtes dans un coin pour les dire. C'est lorsque, passant vers une croix, vous fîtes semblant de ne pas la voir, ou bien vous disiez que ce n'est pas pour nous que le bon Dieu est mort. Vous ne savez pas quand vous avez eu du respect humain ? C'est un jour que, vous trouvant dans une société, où l'on disait de sales paroles contre la sainte vertu de pureté, ou contre la religion, vous n'osâtes pas reprendre personne, et bien plus, dans la crainte que l'on vous raille, vous en avez souri. Mais, me direz-vous, l'on est bien forcé, sans quoi, l'on serait trop souvent raillé. Vous craignez, mon ami, d'être raillé ? Ce fut bien aussi la crainte qui porta saint Pierre à renier son divin Maître ; mais, la crainte n'empêcha pas qu'il commît un gros péché, qu'il pleura toute sa vie. Vous ne savez pas quand vous avez eu du respect humain ? c'est un jour que le bon Dieu vous donna la pensée d'aller vous confesser, et que vous sentiez que vous en aviez bien besoin, que vous pensâtes que l'on se moquerait de vous, que l'on vous traiterait de dévot. C'est une fois que vous aviez la pensée d'aller à la sainte Messe dans la semaine, et que vous pouviez y aller ; vous avez dit en vous-même que l'on se moquerait de vous et que l'on dirait : ce n'est que pour ceux qui n'ont rien à faire, qui ont de quoi vivre de leurs rentes.

Combien de fois ce maudit respect humain vous a empêché d'assister au catéchisme, à la prière du soir ? Combien de fois, étant chez vous et faisant quelques prières ou quelques lectures de piété, vous êtes vous caché voyant venir quelqu'un ? Combien de fois le respect humain vous a-t-il fait violer la loi du jeûne ou de l'abstinence, et n'osant par là pas dire que vous jeûnez, ou que vous ne faisiez pas gras ? Combien de fois n'avez-vous pas osé lire votre *Angelus* devant le monde, ou vous êtes-vous contenté de le dire dans votre cœur, ou êtes-vous sorti pour le dire dehors ? Combien de fois n'avez-vous point fait de prières le matin ou le soir, parce que vous vous êtes trouvé avec des personnes qui n'en faisaient point ; et tout cela de crainte que l'on ne se moquât de vous. Ah ! pauvres esclaves du monde, attendez l'enfer où vous serez précipités : vous aurez bien le temps de regretter le bien que le monde vous a empêché de faire.

Ah ! mon Dieu, quelle triste vie mène celui qui veut plaire au monde et au bon Dieu ! Non, mon ami, vous vous trompez. Outre que vous vivrez toujours malheureux, vous ne viendrez jamais à bout de plaire au monde et au bon Dieu ; cela vous est aussi impossible que de mettre fin à l'éternité. Voilà le conseil que j'ai à vous donner, et vous serez moins malheureux ; ou donnez-vous tout au bon Dieu, ou tout au monde ; ne cherchez, et ne suivez qu'un maître, et une fois à sa suite ne le quittez pas. Vous ne vous rappelez donc pas de ce que Jésus-Christ vous dit dans l'Évangile ? Vous ne pouvez servir Dieu et le monde, c'est-à-dire que vous ne pouvez pas suivre le monde avec ses plaisirs, et Jésus-Christ avec sa croix. N'est-ce pas que vous avez bonne grâce d'être tantôt à Dieu et tantôt au monde ! Parlons plus clairement : il faudrait que votre conscience, que votre cœur vous permit d'être le matin à la table sainte et le soir à la danse ; une partie du jour à l'église et le reste dans les cabarets ou dans les jeux ; un moment parler du bon Dieu, et un autre moment dire des saletés, ou bien des calomnies contre le prochain ; une fois, faire du bien à votre voisin, et un autre moment lui faire du tort ; c'est-à-dire, qu'avec les bons vous ferez le bien, parlerez du bon Dieu, avec les méchants vous ferez le mal.

Ah ! M. F., que la compagnie des méchants nous fait faire du mal ! que de péchés nous évitons si nous avions le bonheur de fuir les gens sans religion. Saint Augustin nous dit, que plusieurs fois s'étant trouvé avec les méchants, il avait honte de n'avoir pas autant de malice qu'eux, et, afin qu'on ne le blâmât pas, il disait le mal même qu'il n'avait pas fait. Pauvre aveugle ! que vous êtes à plaindre ! quelle triste vie !... Oh ! maudit respect humain, que tu entraines d'âmes dans les enfers. Oh ! que de crimes dont tu es la cause. Ah ! qu'il est grand le mépris que nous faisons des grâces que le bon Dieu veut nous accorder pour nous sauver ! Hélas ! combien qui ont commencé leur réprobation par le respect humain, parce que, à mesure qu'ils ont méprisé les grâces que le bon Dieu leur voulait donner, la foi s'est éteinte en eux, et, peu à peu, ils ont moins senti la grandeur du péché, la perte du ciel, les outrages qu'ils faisaient à Dieu par le péché. Ils ont fini par tomber en paralysie, c'est-à-dire, qu'ils n'ont plus connu l'état malheureux de leur pauvre âme ; ils restent dans le péché et la plus grande partie y périssent.

Nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ, dans ses missions, combloit de toute sorte de grâces les lieux où il passait. Tantôt c'était un aveugle à qui il rendait la vue ; tantôt c'étaient des sourds qu'il faisait entendre ; ici, c'est un lépreux qu'il guérit, là c'est un mort à qui il rend la vie. Cependant nous voyons qu'il y en a très-peu qui publient les bienfaits qu'ils viennent de recevoir, ils le font seulement au moment où ils sont aux pieds de Jésus-Christ. Et d'où vient cela, M. F. ? c'est qu'ils craignaient les Juifs, parce qu'il fallait être ennemis ou des Juifs ou de Jésus-Christ ; quand ils étaient auprès de Jésus-Christ ils le reconnaissaient, et, quand ils étaient avec les Juifs, ils semblaient les approuver par leur silence. Voilà précisément ce que nous faisons ; quand nous sommes seuls, que nous réfléchissons sur tous les bienfaits que nous avons reçus du bon Dieu, nous ne pouvons nous empêcher de lui témoigner notre reconnaissance d'être nés chrétiens, confirmés ; mais, quand nous sommes avec les libertins, nous semblons être de leur sentiment en applaudissant par nos sourires ou notre silence à leurs impiétés. Oh ! quelle indigne préférence, s'écrie saint Maxime ; ah ! maudit respect humain, que d'âmes tu trains en enfer ! Hélas ! M. F., quel tourment n'éprouvera pas une personne qui veut plaire et vivre ainsi, comme nous en avons un bel exemple dans l'Évangile. Nous y lisons que le roi Hérode s'était épris d'un amour profane pour Hérodias. Cette barbare courtisane avait une fille qui dans le devant lui avec tant de grâce qu'il lui promit la moitié de son royaume. Mais la malheureuse se garda bien de la lui demander, ce n'était pas assez ; étant allée trouver sa mère pour prendre conseil sur ce qu'il fallait demander au roi, la mère, plus infâme que sa fille, lui présenta un plat : "Va, lui dit-elle, demander au roi qu'il mette la tête de Jean-Baptiste dedans afin que tu me l'apportes ;" et cela parce que saint Jean-Baptiste lui reprochait sa mauvaise vie. Le roi, à cette demande, fut saisi de frayeur ; car, d'un côté, il estimait saint Jean-Baptiste, il regretait la mort d'un homme qui était si digne de vivre. Que fera-t-il ? quel parti prendra-t-il ? ah ! maudit respect humain, que vas-tu faire ? il ne voudrait pas faire mourir saint Jean-Baptiste ; mais, d'un autre côté, il a peur qu'on se moque de lui, de ce qu'étant roi, il ne tient pas sa parole. Allez, dit ce malheureux roi à un bourreau, allez couper la tête de Jean-Baptiste, j'aime mieux laisser crier ma conscience, que si l'on se moquait de moi. Mais quelle horreur ! quand la tête parut dans la salle, ses yeux et sa bouche quoique fermés, semblent lui reprocher son crime ; et le menacer des châtiments les plus terribles. A ce spectacle, il frémait et pâlit. Hélas ! que celui qui se laisse conduire par le respect humain est à plaindre !

Il est encore vrai, que le respect humain ne nous empêche pas toujours de faire de bonnes œuvres. Mais combien de bonnes œuvres dont le respect nous fait perdre le mérite. Combien de bonnes œuvres que nous ne ferions pas si nous n'espérions pas en être loués et estimés du monde ! Combien de personnes qui ne viennent à l'église que par respect humain, en pensant que, dès qu'une personne ne pratique plus la religion, du moins à l'extérieur, l'on n'a plus confiance en elle ; où il n'y a point de religion, il n'y a point de conscience. Combien de mères qui semblent avoir soin de leurs enfants seulement pour être estimées aux yeux du monde ! Combien qui se réconcilient avec leurs ennemis parce qu'ils craignent qu'on perde la bonne estime que l'on a d'eux. Combien de personnes qui ne seraient pas si bien ce qu'elles sont, si elles ne savaient pas être louées du monde. Combien qui sont plus réservées dans leurs paroles et plus modestes à l'église à cause du monde ! Oh ! maudit respect humain, que tu gâtes de bonnes œuvres qui conduiraient tant de chrétiens au ciel, et qui ne feront que les pousser en enfer.

Mais, me direz-vous, il y a bien de quoi faire pour que le monde ne se mêle de rien dans tout ce que l'on fait. Mais, M. F., nous n'attendons pas notre récompense du monde, mais de Dieu seul : si l'on me loue, je sais bien que je ne le mérite pas, étant si pécheur ; si l'on me méprise, il n'y a rien d'extraordinaire, pour un pécheur comme moi qui ai tant de fois méprisé le bon Dieu par mes péchés ; j'en mérite bien davantage. D'ailleurs, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas dit : Bienheureux ceux qui seront méprisés et persécutés ! D'ailleurs, qui sont ceux qui vous méprisent ? Hélas ! quelques pauvres pécheurs qui n'ont pas le courage de faire ce que vous faites, qui, pour cacher un peu leur honte, voudraient que vous fissiez comme eux ; c'est un pauvre aveugle qui, bien loin de vous mépriser, devrait passer sa vie à pleurer son malheur. Ses railleries vous montrent combien il est à plaindre et digne de compassion. Il fait comme une personne qui a perdu l'esprit, qui court les forêts, qui se roule par terre, se jetant dans les précipices en criant à tous ceux qui la voient de faire comme elle ; elle a beau crier, vous la laissez faire, et vous la plaignez, parce qu'elle ne connaît pas son malheur. De même, M. F., laissons ces pauvres malheureux crier et railler les bons chrétiens ; laissons les insensés dans leur démente ; laissons les aveugles dans leurs ténèbres ; écoutons les cris et les hurlements des réprouvés ; mais ne craignons rien, suivons notre route ; ils se font beaucoup de mal, sans point nous en faire, plaignons-les et marchons à notre ordinaire.

Mais, me direz-vous, il y a encore bien de quoi faire. Savez-vous pourquoi l'on vous raille ? c'est qu'ils voient que vous les craignez et qu'un rien vous fait rougir. Ce n'est pas votre piété qu'ils raillent, mais seulement votre inconstance et votre lâcheté à suivre votre chef. Voyez les gens du monde : avec quelle audace ils suivent leur chef ; ne se font-ils pas gloire d'être libertins, ivrognes, adroits, vindicatifs ? Voyez un impudique, craint-il de vomir ses saletés devant le monde ? pourquoi cela ? M. F., c'est parce qu'ils sont contraints à suivre leur maître qui est le monde ; ils ne pensent et ne cherchent qu'à lui plaire ; ils